

L'autre sens du voyage

Eloge du voyage désorganisé

par Franck Michel

*Le présent texte, à la fois accessible et engagé sur l'univers du voyage, reprend presque intégralement la première partie de mon ouvrage, intitulé **L'Autre sens du voyage**, paru à l'automne 2003, aux éditions **Homnisphères** (Paris, cf. www.homnispheres.com). Ce petit livre est aujourd'hui épuisé, d'où la volonté de ma part de le proposer ici même aux lecteurs/internautes. Son sous-titre initial était « **Manifeste pour un nouveau départ** ». Pour la version en ligne nous l'avons modifié pour lui préférer celui de « **Eloge du voyage désorganisé** ». Car c'est bien le voyage organisé – souvent sur-organisé – qui nous empêche parfois d'opter pour un nouveau départ. Une réflexion globale sur le sens et l'essence de nos périple vers l'ailleurs qui n'a pour seule ambition que de nourrir débats et questionnements... Pour demain partir et réellement voyager autrement.*

Un article de plus sur le voyage ? Plutôt un manifeste pour penser le voyage autrement, hors des sentiers battus des traditionnelles réflexions sur le tourisme : un appel à réfléchir avant de partir, un essai sur la condition humaine *via* l'univers du voyage. Ce texte a également pour objectif de rappeler au lecteur-voyageur que l'organisation du voyage, si elle peut se faire raisonnablement, n'est pas une fatalité, une nécessité et encore moins une panacée. L'organisation du voyage – et pas seulement son expression la plus radicale, à savoir « le voyage organisé » proposé par les marchands de rêve et d'exotisme – rejoint ici l'organisation de la vie et de la société dont on peut légitimement (sinon légalement) douter tant des intentions, du bien-fondé que des résultats obtenus par ceux qui sont officiellement chargés de gérer nos consciences, nos faits et nos gestes quotidiens...

Voyager n'est-ce pas d'abord apprendre à être libre, à vivre selon ses propres désirs ? Bref, à jouir sans entraves ? Voyager librement a un prix comme d'ailleurs vivre en toute liberté en comprend un également, souvent très élevé dans une société répressive – dont les sujets apparaissent conditionnés et lobotomisés – à maints égards totalitaire sans le savoir, ou qui en tout cas se cache bien de le dire à défaut de le montrer. C'est à l'avant-propos de la seconde édition de mon livre *Désirs d'Ailleurs* que se réfère l'acte de naissance de cette modeste réflexion. J'y écrivais notamment ceci : « La roue du voyage ne pourra plus tourner si deux camps se contemplant dans l'attente d'un affrontement : les touristes-voyageurs riches et les réfugiés-immigrés pauvres. Nul doute que pour parvenir à renverser cette tendance et rendre les rapports humains moins stériles, il conviendrait de faire l'éloge du voyage désorganisé, vaste programme en perspective ! ». Dans le présent opuscule, sorte de manifeste pour un voyage libéré de ses contraintes, le programme (méfions-nous de tous les programmes !) est à la fois modeste et clair. Il consiste à proposer une réflexion critique, subjective et vivante, agaçante s'il le faut, sur le voyage, pour que le voyageur, éveillé et curieux que nous appelons de nos vœux, ne soit pas (ou plus) qu'un simple voyageur, qu'un consommateur de loisirs à

temps et intervalle régulier... Ou pire, un transporté, telle une vulgaire marchandise. Comme le monde, le voyage n'est pas une marchandise, ou plutôt le voyage n'est pas un marché bondé sur lequel les étals de marchandises seraient remplacés par des touristes-voyageurs serviles.

Ce voyage assujéti, puisqu'il existe, doit lutter pour sa liberté, et oser s'affranchir pour devenir un voyageur autonome et debout ; libre en fait, ce qui ne se fait jamais sans mal. La liberté fait peur. Au travail comme au loisir, en voyage comme à la maison, la liberté est bien plus difficile à accepter et à vivre que par exemple la servitude volontaire et confortable. Mais l'émancipation du voyageur est à ce prix, et sans prise de risque de sa part pour recouvrir sa liberté, mieux vaut finalement qu'il reste chez lui devant son téléviseur, à commenter les exploits des aventuriers subventionnés ! Pourtant celui qui parvient à franchir le seuil fend rapidement l'horizon et s'ouvre au monde. Il s'affranchit aussi de sa pesanteur. Le voyage transforme celui qui l'entreprend au risque d'une liberté nouvellement acquise. Le nomade-errant revient certes enrichi de connaissances stimulantes et d'expériences palpitantes, mais il a toutes les chances de payer du prix fort ces « apports » par une nouvelle errance, souvent imprévue et inconfortable à beaucoup de « revenus », plutôt perçus comme des « revenants ». Ici ou là-bas, son chez-soi n'est plus ou n'est pas. Car, si l'on réchappe des détours du voyage, on revient toujours d'un *trip*. Ou presque. Tout nomade qui se respecte cherche d'abord à s'installer dans l'*Ailleurs*, généralement sans armes ni bagages, plutôt qu'à fuir un *Ici* déplaisant ou oppressant, vers un lointain incertain.

C'est aussi pourquoi tout voyage qui bouleverse notre vie et dérange notre quotidien est également un voyage intérieur qui, par les inévitables risques encourus, s'avère intrinsèquement lié à des formes singulières d'insoumission, d'autonomie et de rébellion. Tout voyageur éveillé est à un moment ou à un autre un homme révolté. Le voyageur non engagé n'existe pas ou alors il s'apparente au touriste de croisière. Rappelons cependant que le touriste, à l'image si méprisante, peut parfois se montrer, ici ou là, plus subversif que le voyageur flanqué de ses certitudes et de son insupportable sentiment de supériorité. Il n'existe pas de bons voyageurs et de mauvais touristes, comme le voudrait la croyance simpliste à la fois populaire et élitiste, il n'y a que des femmes et des hommes qui écoutent et respectent les autres et eux-mêmes (en voyage ou non), et puis il y a les autres. Tous les autres... Le but de mon texte n'est pas de rouvrir le débat stérile entre touriste et voyageur, évoqué ailleurs, mais de penser l'acte de partir comme une volonté d'ouverture à d'autres gens et à d'autres horizons, avec pour souci constant le respect pour une altérité souvent radicale et en même temps la prise en compte de l'affirmation de libertés plus grandes pour les autres et pour soi. Trois mots qu'il s'agit d'insuffler au tourisme traversent le présent texte : Liberté – Altérité – Autonomie. Trois voies pour redorer le blason du voyageur intoxiqué ou détrôné, pour redonner les lettres de noblesse au voyageur détroussé par le tourisme mercantile. Ainsi dégagé de toute organisation qui tendrait irrémédiablement à contrôler ses pas et ses sens, le voyageur peut-il s'éveiller et donner libre cours à son parcours, en bonne flânerie et en toute liberté...

L'horizon du voyage désorganisé implique de se rendre disponible, de ne pas laisser un tour-opérateur remplir notre emploi du temps, de prendre le risque d'errer mais aussi celui de vivre plus intensément. Se contraindre à ne plus dépendre de contraintes. Il s'agit dans cet article de montrer que voyager autrement c'est observer de nouveaux cieux avec d'autres yeux, se libérer de nos conventions, de nos certitudes, de nos habitudes. S'accorder la chance de s'extasier de tout ou de rien. Un luxe de nos jours ! Les voyageurs gèrent nos besoins d'ailleurs en les intégrant dans le temps et l'esprit des congés payés. Un voyage qui fait

l'affaire des uns défait souvent le voyage tant attendu des autres. Surtout, le voyage s'organise pour tous, pour tout et n'importe quoi également, dans un but mesquin et avéré de marchandisage/marchandage au cœur d'un secteur économique très prisé (celui des loisirs et des vacances). Le tout sur le dos de ceux qui dépendent, servilement, d'un système qui encadre, parfois enferme, leurs légitimes aspirations à l'ailleurs.

Ce manifeste vient dénoncer cette confiscation de la liberté en voyage, il nous invite, je le souhaite, à résister au voyage-consommation et, par conséquent, à prôner un éloge du voyage désorganisé.

De temps à autre, je me suis inspiré de mes propres aventures et mésaventures en qualité de voyageur, routard, stoppeur, marcheur, brocanteur de paroles, fouineur de cultures, psychanalyste des émotions buissonnières, etc. L'usage du « je » reviendra donc parfois, et j'ose espérer ne pas trop verser – en dépit de la tâche toujours délicate dès lors qu'il s'agit de parler de soi – dans l'égoïsme éternellement mâtiné de suffisance voire d'orgueil déplacé, si fréquent chez les... voyageurs de tout poil. Ces tranches de vie personnelle et nomade – d'ailleurs guère décrites ici – voudraient surtout signifier que parler du voyage sans le pratiquer assidûment relève du pari impossible ou de la pure rhétorique philosophique... Puisse cet essai être une invitation supplémentaire au voyage, au bonheur, à l'expression de la liberté, plutôt qu'une incitation à se cloîtrer chez soi, en attendant patiemment son ultime « grand » voyage. Le voyage est synonyme de vie, il l'entretient et souvent la perfectionne, en dépit des tentatives des uns et des autres de gérer le voyage comme une industrie, avec ses agents, ses lois et ses consommateurs sur-encadrés et « paxés »... La furie consumériste du monde aura-t-elle raison des derniers voyageurs ? Un vieux débat pour une nouvelle conjoncture.

Que ce court manifeste, sans prétention, sans notes et sans références, puisse donner envie à l'une ou l'autre de ses lectrices, à l'un ou l'autre de ses lecteurs, de voyager autrement, de voir le monde avec d'autres yeux, de revoir ses préjugés, de s'émanciper du poids des conformismes – sur la vie en général comme sur la mobilité en particulier – qui gangrènent nos sociétés sécuritaires et faussement sécurisés, ou enfin de mieux exister peut-être, et déjà mon sobre objectif d'auteur, ou plutôt de colporteur d'utopies et de contrebandier d'idées non conformistes, sera largement comblé. Dans le monde actuel, le tourisme enclavé des forteresses hôtelières, celui des circuits tout compris et des itinéraires balisés, avec sa clientèle obsédée par la quête de sécurité et de confort, semble hélas en hausse. Quant au voyageur individuel, s'il parvient à échapper au piège de la standardisation moutonnière, il s'interroge avec raison sur le sens du partir dans un monde de repli. C'est prioritairement à lui et à ses avatars de la bougeotte que s'adresse ce livre.

Enfin, je dédie cet « éloge du voyage désorganisé » à tous ceux dont je ne parle pas directement ici, mais que je n'oublie pas pour autant, puisqu'ils sont en quelque sorte les voyageurs-nomades de toujours, ceux qui n'ont guère le « loisir » – ni la chance, ni les papiers et ni l'argent – de pratiquer quelque forme de voyage d'agrément dont nous parlons ici, mais qui savent mieux que quiconque ce que sont les épreuves et les souffrances liées au voyage : réfugiés, exilés, « gens du voyage », déportés d'autrefois, sans-papiers d'aujourd'hui, clandestins sans destins, peuples nomades du monde entier, et tous les autres qui souffrent de discrimination, du racisme, de la guerre ou de la bêtise des hommes et des Etats.

Le voyage comme espace de liberté... à conquérir

A l'heure où voyager apparaît plus difficile, suite aux attentats du 11 septembre 2001 et de leurs conséquences tant sur les médias et l'opinion publique internationale que sur les politiques sécuritaires des Etats, le voyage offre paradoxalement une opportunité à vivre plus intensément, à se détacher de l'emprise du quotidien, à échapper un temps à l'ordre des choses et donc aussi au nouvel ordre mondial qui tendent à s'imposer et à s'immiscer dans notre quotidien le plus intime. On remarquera au passage que moins de trois mille morts lors du spectaculaire effondrement de deux tours au cœur de Manhattan ont durablement bouleversé l'ordre touristique mondial bien plus que les quatre millions de morts depuis moins de cinq ans au cœur de l'Afrique, celle des Grands Lacs et de la République si peu Démocratique du Congo. Comme d'habitude, et cyniquement, le cœur des affaires prime sur le cœur des ténèbres, les intérêts n'étant pas les mêmes... Les entraves aux libertés et les abus de toutes sortes, en particulier contre tout ce et tous ceux qui s'apparentent à un non conformisme, se banalisent et se normalisent.

Devant ce fait irréfutable de menace sur nos libertés, et face à la difficulté de faire entendre des voix différentes, le voyage fait office de repli stratégique où puiser une énergie renouvelée, tout en étant à l'écoute de plus justes bruits du monde. Il est l'occasion de réapprendre à contester, il permet de retrouver un sens à son existence. De ce fait, le voyage est certes un espace de liberté, mais un espace qui reste encore à conquérir au moment où les libertés tendent dangereusement à se restreindre. Cette conquête de l'espace de liberté offert par le voyage ne peut, à mon sens, se faire sans remise en cause drastique de ce que sont et ont été les « apports » de notre civilisation. Cette conquête, sans compromis ni compromissions, pacifique et libertaire, ne pourra pas non plus faire l'économie d'une patiente réflexion, critique et interactive, sur les intelligences nomades à déceler et à instruire, ici ou là sur la planète.

Le voyage désorganisé se présente ainsi avant tout comme une flânerie à dimension humaine, partant d'une envie de fréquenter le monde sans le conquérir ou le dominer, de l'idée de laisser venir l'humanité à soi sans en pervertir le cours de l'histoire des sociétés et des hommes. Le voyage offre l'opportunité de nous réapprendre la liberté au moment où la société de spectacle a atteint des sommets d'hypocrisie et où le besoin de se ressourcer – tant physiquement, spirituellement que philosophiquement – exige très certainement un détour par d'autres horizons. D'autres cultures sous d'autres cieux et avec d'autres dieux.

Voyager procure la chance de goûter au bonheur d'être libre et de jouir pleinement de cette liberté en assouvissant au mieux ses passions les plus exigeantes. Comme le nomade face au sédentaire, le voyage privilégie l'espace au foyer, il donne du sens à la vie et fait reculer l'instinct de mort qui aujourd'hui rôde étrangement sur la planète. Dans un tel contexte de déprime mondialisée, tout voyage reste un apprentissage inachevé d'une intransigeante et nécessaire liberté jamais suffisamment conquise...

Le voyage, facteur de paix

Qu'on le veuille ou non, le voyage organisé est inséparable de l'idée de conquête, même pacifique, c'est-à-dire sous les traits innocents du tourisme de masse. Mais a-t-on déjà vu dans

l'histoire une conquête qui soit réellement pacifique ? La conquête des espaces autres et des horizons lointains s'est généralement accompagnée de « campagnes » militaires, bref de guerres, d'invasion, d'ingérence en tout genre... La domination par les armes s'accompagne ou se complète généralement par celle des âmes, tout aussi meurtrière sur le plan de la culture que la première l'est sur le plan des sociétés. Combien de génocides ont fait place aux ethnocides ? Combien de fois sous le poids de la colonisation, dans l'histoire mondiale de la domination, le bâton du pèlerin a-t-il succédé au bâton du maréchal, parfois sous prétexte de prôner et de prêcher la Loi, le Bien, la Bonne Parole ?

Encore aujourd'hui, le tourisme, parfois considéré – à tort et à raison – comme le dernier avatar du colonialisme et de la conquête du Sud par le Nord, réitère des rapports inégaux de domination entre les peuples et les cultures, le fossé étant principalement régi par le pouvoir monstrueux de l'argent. Cela étant, le voyage peut-il représenter un espoir pour une hypothétique paix durable ? Entré de plein pied dans une période de longue instabilité géopolitique, le voyage reste pourtant le meilleur exemple d'une possible rencontre pacifique. Paraphrasant Churchill à propos du régime démocratique, on peut dire que le voyage est sans doute la forme la moins pire de rencontre entre cultures différentes, même s'il reste incontestablement beaucoup à faire dans ce sens ! Porteurs d'armes et chasseurs d'âmes ont toutefois été progressivement remplacés par des voyageurs curieux et voyeurs, mais à la charge idéologique moins évidente et préférant le sac à dos au sac de munitions et le guide de voyage à la Bible... Cela ne suffit pourtant pas à pas à augurer d'un avenir radieux en matière de relations entre touristes-voyageurs et populations autochtones.

Tant que les scandaleuses inégalités qui régissent l'ordre du monde continuent leur travail de sappe un peu partout sur le globe, l'espoir est vain de croire le voyage capable de réussir là où la révolution a échoué : le voyage est source de réflexion pour l'action, il peut même la provoquer ou la stimuler, mais il ne peut pas se substituer à la révolte des hommes contre les injustices et les inégalités, contre la domination et l'oppression. Mais que le voyage puisse contribuer à leur faire prendre conscience des indispensables luttes à venir et des résistances à opérer est déjà une grande victoire sur l'éternel ordre des choses !

Dans cette optique, le voyage éveillé, spontané, désorganisé, improvisé, respectueux, riche d'un étonnement de tous les instants, où l'apprendre l'emporterait sur le prendre, est aussi un voyage engagé en faveur d'un monde plus vivable, donc d'une humanité plus fraternelle s'enrichissant sans cesse de l'expérience des autres. En ce sens, le voyage procède de l'action et non de la réaction (on ne bouge pas tout seul sans décision au préalable !), il permet de faire avancer des situations – personnelles et collectives – et de bouleverser des consciences, de mettre en doute nos certitudes, et enfin de réveiller des peuples moribonds et conditionnés comme jamais auparavant. Détonateur d'étonnements en tout genre, mais aussi révélateur des indignations qui parcourent le monde, le voyage reflète la vie et procure le courage nécessaire aux combats de demain... La paix n'est pas intangible et pour la conserver, pas à n'importe quel prix d'ailleurs, il importe d'engager le voyage dans une voie plus militante, plus osée et plus revendicative. Le voyage engagé, cher à Barthes, en tant que *trip* à la fois lucide et responsable, est l'héritage bien pensé du tourisme dit éthique de nos jours. Hélas ce dernier s'avère plus marketing que réellement pensé. En attendant des jours meilleurs et, il faut bien l'avouer, assez hypothétiques...

L'émancipation, préalable du voyageur en quête de libération

La télévision et le sport, ou les loisirs et les vacances, représentent aujourd'hui ce qu'étaient durant l'Antiquité romaine le pain et les jeux. Autrement dit, ces occupations du bon peuple sont ce que les tyrans d'hier et les démocrates d'aujourd'hui ont trouvé de mieux pour combler et contenter leurs sujets, les pacifier et les abrutir, les rendre dépendants et volontairement serviles. Les vacances organisées, sous prétexte d'occuper le temps restreint et minutieusement compté des congés payés, relève de la même philosophie : empêcher les gens de penser et les citoyens de penser politique. Malgré un frémissement du côté du voyage équitable, la vacance des valeurs fait toujours de nos jours les valeurs des vacances, pour reprendre les termes d'Edgar Morin. C'est ainsi, autant le dire et le reconnaître !

On n'a jamais, depuis l'aube des temps, trouvé meilleur moyen de contrôler les populations qu'en gérant ainsi leurs frustrations et leur espace-temps. Les gouvernements n'empêchent pas les gens de vivre ou de jouir, ils les forcent à vivre pleinement en les encadrant de A à Z, comprenant que frustrer le peuple est une erreur politique évidente conduisant quelque fois ce dernier à se rebeller contre eux. Et c'est bien ce qu'il importe d'éviter ! Par contre, prendre en charge son temps libre – ou considéré à tort ainsi – revient à organiser sa vie tout comme à maîtriser son destin. D'ailleurs le seul fait d'user du terme « temps libre » est lourd de sens et un aveu d'échec de l'évolution humaine : cela ne signifie-t-il pas que, hors de ce précieux temps libre, nos contemporains végètent dans un temps non libre, un temps coercitif, à la manière d'heureux esclaves aussi modernes que volontaires ?

Le tour opérateur rejoint ici le gouvernement (et l'entreprise capitaliste l'Etat) puisque son objectif est de vivre de l'incapacité des voyageurs-touristes à se gérer eux-mêmes : les voyagistes ne proposent-ils pas des destinations clés en main que les clients-consommateurs devront suivre à la lettre de la même manière que les automobilistes se doivent de respecter le code de la route. Ne pas sortir du rang ou de la file. Des voyages clés en main qui n'ouvrent guère de portes en direction de l'autre. Politique et voyage se font ici complices d'une même militarisation de la pensée comme des actes, sauf que le tout est emballé proprement dans des concepts vidés depuis longtemps de sens, tels que « la découverte d'autres cultures » ou « respecter les droits de l'homme » par exemple...

L'illusion de la liberté importe davantage que sa réalisation, et tant l'idée de voyager comme on veut que celle de croire au meilleur régime politique possible apparaissent comme des leurres qui ont la vie dure. Quant à la liberté de voyager, elle aussi, est plus que relative, en dépit d'un matraquage médiatico-politique, mais aussi économique-social, omniprésent qui tend à nous faire avaler que la liberté de circulation existe. Les frontières et les politiques en matière d'immigration, les passeports et les barbelés, les charters pas chers et les « reconduites accompagnées », sont là pour nous rafraîchir quotidiennement la mémoire et nous ôter toute illusion... Sauf celle de combattre les injustices. L'émancipation a plusieurs visages. Elle se conjugue au pluriel. Les luttes d'émancipation, allant de celle du touriste rejetant la mainmise d'un voyagiste à celle des mouvements luttant pour l'abolition des frontières, sont multiples et confirment au besoin que les barrières mentales à lever pour un jour penser un libre droit de circulation – des hommes et non pas des marchandises – restent nombreuses et rigides.

Loin de l'oisiveté active ou de l'épicurisme (dé)pensé, le divertissement rend distrait et donc inattentif, la société du spectacle nous assène cette constatation en permanence, mais cette « récréation » mûrement réfléchi et organisé rend également passifs et vulnérables ceux qui la

subissent, de gré ou de force... Une société de divertissement tend à rendre ses membres irresponsables et dépendants, certes toxicomanes plus ou moins volontaires, mais manipulés le plus souvent par un Système qui ne demande que ça. Si divertir c'est distraire, c'est aussi faire diversion, et par conséquent parler de certaines choses pour ne pas parler d'autres, plus importantes. Ou plus dangereuses pour l'ordre dominant en place. En imposant insidieusement cet ordre du monde, les êtres humains se voient transformés en êtres formatés et normés – bientôt clonés ? – régis par un conformisme « bien-pensant » (car ne pensant plus du tout), légalisé et officiel. L'apparent défoulement ou amusement montre rapidement son vrai visage, celui de la soumission sinon de la servilité. Tout comme les vacances, les grandes fêtes ou les manifestations sportives sont ainsi l'occasion d'oublier d'autres problèmes et de reporter à plus tard certaines mesures sociales, économiques ou politiques. Les événements sous contrôle sont des tentatives sans fin de détournement de la réalité.

Se libérer de l'emprise du tout-Etat qui pense et agit à notre place revient, dans le contexte du voyage, à se libérer des pressions commerciales et des croyances bien entretenues répétant sans cesse qu'il serait impossible de voyager ici ou là tout seul, sans l'aide d'Untel ou de tel organisme... La vie politique comme la vie touristique croulent d'intermédiaires, superflus et arrogants : l'intermédiaire est celui qui vit souvent bien parce que d'autres vivent moins bien, par contre son travail consiste justement à ce que ces derniers vivent mieux, à améliorer leur sort, mais il s'abstiendra jusqu'à son dernier souffle – c'est là que réside la force de l'Etat et du capitalisme – à aider l'être en souffrance pour qu'il retrouve la liberté d'agir et l'autonomie de penser. Sa raison d'être professionnelle et économique est à ce prix. Et ce prix porte un nom : le silence. Ou l'amnésie.

Pour ne plus être dépendant, il s'agit de prendre ses distances par rapport à la facilité, de réapprendre à ne dépendre de rien. De préférer une certaine « richesse de la pauvreté » – attention toutefois à ne pas sublimer la pauvreté réelle – à la misère mortifère plongée au cœur d'une société entièrement vouée à la consommation. Oser dire non, seul, dans un environnement où tous ou presque crient oui. Sans indépendance, aussi bien le bonheur que la liberté sont et resteront des notions étrangères à celui qui entreprend un voyage. Qu'il soit extérieur ou intérieur. Son périple ne pourra prétendre être autre chose qu'une excursion sous haute surveillance. Ce qui est malheureusement la réalité de la plupart des circuits aujourd'hui en vente dans les catalogues et autres brochures alléchantes. L'indispensable liberté à recouvrir passe donc par une remise en cause de tout un arsenal philosophique, spirituel, culturel, politique... Une vaste tâche dont l'accomplissement nécessite au préalable des mises en chantiers de déconstruction de nos imaginaires et de nos rapports au monde et à l'histoire.

La quête du bonheur ou la racine du désir d'ailleurs

Revendiquant heureusement ici l'hédonisme là l'épicurisme, le citoyen-voyageur ne peut et ne doit occulter les recherches du plaisir et du désir, même si ce dernier est lui-même une indépendance du plaisir. L'un ne va pas sans l'autre, et si l'on ajoute la liberté au plaisir et au désir, le bonheur n'est plus très loin. En voyage, le bonheur consiste à s'éprendre du mouvement. Changer d'air, c'est toujours, au moins un peu, changer de vie. Rompre les amarres, c'est également rompre avec nos repères et nos habitudes, parfois avec des lieux et des personnes.

L'envie de voir l'autre passe avec le désir de s'absenter de soi-même. De se mettre entre parenthèses, le temps d'un instant ou d'une vie, comme pour mieux se retrouver par le détour d'un prochain lointain. Le voyage permet de sortir du train-train journalier, d'échapper à la stérile répétition des lieux, des gens, de soi-même. Bien plus qu'un vulgaire bronzage bien éphémère, l'acte de partir nous donne des tons nouveaux, met de la couleur dans notre vie, il est un remède contre la monotonie. Contre la solitude également, car en voyage – surtout si l'on se promène seul – la solitude est toujours rare, même si elle s'enrichit du fait de son anormalité, et on ne rencontre jamais autant de gens que lorsqu'on est disponible pour eux. Se rendre disponible appelle la rencontre, et le voyage devrait sans cesse œuvrer pour rendre à notre disponibilité à la fois une liberté et une fraîcheur souvent oubliées, sous le joug d'une société de travail et de consommation qui s'interpose, menaçante et toute-puissante, devant nos propres choix.

En ce sens le voyage peut s'apparenter à une fuite positive dans le sens où, à certains égards, le voyage nous permet (enfin) de nous perdre. Pour ensuite mieux nous retrouver, et substituer la vie en elle-même au moi trop accaparateur qui encombre notre quotidien et notre joie de vivre. Cet oubli salutaire du moi autorise le retour à la vie, à sa jouissance et à ses petits bonheurs. Cette renaissance de la vie fait revivre nos passions occultées, nos désirs refoulés, nos plaisirs interdits. Redevenue ainsi vivante, la vie dévoile le bonheur de l'existence.

Le voyage et le bonheur partagent la même exigence, celle de se mettre en disponibilité, en *vacance*, non pour quêter le vide mais pour s'emplir du monde, jouir de tout ce qui peut l'être, maintenant, ici et là-bas. On provoque bien un voyage, et un bonheur n'arrive pas par hasard. Quant au bonheur de voyager, celle ou celui qui veut bien se donner la peine d'y trouver une preuve de liberté et de plaisir sera comblé souvent au-delà de ses espérances. Encore faut-il se montrer capable de franchir le seuil, ce qui est une autre paire de manches !

Des Lumières au Romantisme, et jusqu'aux prises de route beatniks ou hippies, le désir de connaissance s'accompagne d'un désir de mieux connaître l'autre et l'ailleurs, d'une envie de mieux exister aussi. Le voyage devient ainsi une réponse à la quête du bonheur, une voie pour l'atteindre, une solution pour l'envisager qui mêlent allègrement poésie, amour et mobilité. Le voyage est un franchissement de seuils, de ponts et de portes : il réveille de ce fait la pensée enfouie en chacun de nous, transforme le voyageur en poète lorsque la distance qui nous sépare de nous-mêmes est franchie. Le voyage n'a pas peur de la difficulté, il ne peut se complaire dans l'ordre établi des choses et se questionne sans arrêt, c'est pourquoi il fait rêver. Sa charge d'utopie est intacte alors que celle-ci a quitté l'esprit des sédentaires sagement installés entre les quatre murs de leurs frontières barricadées et policées. Le voyageur est porteur de ce message et sa conscience en prend acte : il devient témoin du monde et parfois il se révolte, se rebelle, bref il se bouge contre tout ce qui le débecte. Ce voyageur reprend en main sa vie et entend désormais maîtriser entièrement son destin. C'est un voyageur qui a retrouvé la liberté, tant de circuler que de vivre, chez lui ou ailleurs. Le voyageur devient subrepticement et sans vraiment s'en rendre compte un être humain accompli, à part entière...

En grec, transport se dit métaphore, induisant l'idée de changement. De lieu et/ou de soi. Se transporter vers une destination donnée signifie également s'enthousiasmer de ce nouvel ailleurs. Le voyage porte la transe et le seul fait d'atterrir sous d'autres cieux nous remplissent de joie. Il éveille en nous une étrange et fascinante sacralité. Est-ce le voyage qui est plaisir ou l'inverse ? Les deux en même temps sans doute. Toujours est-il que parmi les racines de notre désir d'ailleurs, si vital de nos jours, le bonheur, sa quête comme sa philosophie, figure en bonne place.

Voyager au présent

On n'arrête pas le temps qui passe, et bien des gens seraient plus heureux à vivre au jour le jour une existence qui menace de leur échapper. Combien de nos contemporains sont en effet malheureux faute de savoir vivre au présent, sans arrêt sur la brèche... Ou courent-ils ainsi ? Nulle part ou pas bien loin, même si c'est toujours dans la passé ou l'avenir. Mais mieux qu'hier ou demain, c'est aujourd'hui qu'il faut voir et vivre, surtout que la philosophie nous enseigne que le seul avenir est notre fin. Une fin d'autant plus triste que l'on a oublié de vivre avant qu'elle n'advienne ! Il consiste donc à réapprendre à vivre au présent, ce qui n'est pas sans aller à l'encontre des fondements judéo-chrétiens de notre chère civilisation occidentale.

L'expérience du réel est tout entière dans le présent et combien est grande, à celui qui sait le goûter, le plaisir de s'y frotter ! Pour ce faire, il convient d'avoir et de défendre une optique positive de la vie et de ce qui la rend vivante et attractive. Ce qui implique de quitter un peu l'obsession de l'Idéal pour réintégrer le monde du Réel. Ne vaut-il pas mieux vivre un petit bonheur bien réel plutôt que rêver un grand bonheur idéal au destin toujours incertain ? Que valent nos rêves s'ils n'ont aucune chance d'être concrétisés ?

Dans le contexte du voyage cela est plus vrai encore (si cela est possible). Circuits contre la montre chez les derniers hommes de « la préhistoire » ou clichés photographiques venant confirmer des clichés culturels ? La vitesse exclut toute réussite du voyage ce qui n'empêche pas l'industrie touristique de transporter leurs clients de plus en plus vite d'un lieu à un autre ! Et les touristes ne sont-ils pas constamment à la recherche de paradis perdus, de vieilles pierres ou d'images éculées ? Et ne pensent-ils pas déjà au retour lorsqu'ils montreront à leur famille les preuves attestant de leur voyage, à savoir les photos, les films, les achats ? Les preuves touristiques plutôt que l'épreuve du voyage. On ne vit pas de souvenirs, sauf à ne plus vivre... L'homme moderne occidental apparaît trop préoccupé de revivre le passé ou de se projeter dans l'avenir pour espérer occuper correctement le présent, et jouir de tous les présents qu'il lui offre ! Homme stressé il devient un voyageur pressé. Ce que le voyage a parfois de désolant, c'est qu'il perpétue à souhait les méfaits du passé, sur le mode de la domination, tout en projetant l'avenir, le tout sans s'arrêter un instant sur et dans le présent. C'est pourtant lui qui possède les clés de son destin.

L'enfermement dans le voyage organisé

Les voyagistes vendent du rêve dont ils se font les marchands patentés, ils ne sont pas là pour élever l'idée du voyage que se font leurs clients. Du moins, et quoi qu'ils en disent, n'est-ce pas là leur fonction initiale et essentielle. Les tours opérateurs sont des entrepreneurs et non pas des éducateurs, ils cherchent à faire des affaires pas à enseigner la philosophie. Au risque de ne pas voyager mais seulement de nous déplacer, notre emploi du temps ne peut être rempli par un guide ou un tour opérateur. Car, sinon, comment occuper nos journées à ne rien faire ? Comment se rendre disponible pour les rencontres fortuites ? Comment s'octroyer le risque d'errer, l'envie de flâner ?

Les tours opérateurs sont les gestionnaires du voyage comme les prêtres le sont du sacré. Si l'on veut rencontrer le Grand Autre ou le Bon Dieu, mieux vaut supprimer le plus grand

nombre d'intermédiaires ! D'ailleurs, depuis que la religion à la carte est à la mode, le circuit à la carte, unique et personnalisé, l'est aussi, la fameuse magie du voyage sans doute ! Pour le voyageur, le client-voyageur est un « pax » avant d'être un être humain : un « pax » est un voyageur qui parcourt un itinéraire balisé, il est l'opposé d'un nomade volontaire qui circule en roue libre. Et la liberté et l'indépendance, tout comme la solitude, font peur ! Le choix de la solitude est pourtant aussi la chance de la rencontre. Ce qu'il nous reste de liberté lorsqu'on voyage ne doit pas être confisqué sous prétexte d'assurer le périple et d'en éviter les désagréments. L'assurance d'un voyage est presque à coup sûr l'assurance d'une excursion sur-organisée, donc de la forme la plus attestée de l'anti-voyage... Le risque participe entièrement à la réussite d'un voyage. Par ailleurs, il n'y a pas d'aventure digne de ce nom sans mésaventure. Ou alors le voyage n'est que littérature !

L'aventure tout comme le voyage, c'est changer de vie avant de changer de lieu. Mais l'aventure, plus spécifiquement, c'est le voyage plus l'imprévu, d'où l'escroquerie du tour opérateur qui prétend proposer une aventure sur mesure et sans risques. L'aventure ne se mesure pas et comment savoir à l'avance que l'imprévu sera sans risques ?

A force de vouloir tout voir, le touriste-voyageur ne voit finalement plus rien, son seul salut réside dans la pause, ou encore mieux, l'arrêt. Quelle agence de voyage propose de s'arrêter six mois dans un village pour n'y rien faire sinon vivre et exister ? Le voyage est une école de la vie, propice au réveil des consciences, et prendre la clé des champs reste avant tout un moyen d'élargir le champ des possibles en vue d'une plus grande liberté, et si possible d'un bonheur plus partagé. Pour jouir de l'indispensable maîtrise du réel qui nous entoure, ici ou là-bas, le libre voyage nécessite à se libérer totalement du voyage organisé.

Seul contre tous ? Seul, le pèlerin-voyageur – celui qui n'est pas animé par l'esprit de croisade – est le reflet d'une humanité singulière, il a besoin des autres pour exister. Voyager collectivement appelle inexorablement à plus de bestialité, souvent refoulée, de la part de chaque individu. Le rassemblement d'individus isolés et anonymes augure souvent du pire, rarement du meilleur : parade militaire des Nazis à Nuremberg, tribune Boulogne du Parc des Princes des hooligans parisiens, etc. Certes, l'errant-bourlingueur peut s'avérer être un tueur en série isolé, mais ce genre d'énergumène ne court pas trop les rues ni les routes... Revenons à l'exemple des pèlerins : l'ascète solitaire, quelle que soit la foi qui l'anime, n'est que rarement un danger pour autrui, tandis que la horde – l'exemple historique le plus « illustre » étant les Croisés, mais les Conquistadors ne sont pas loin ! – dévaste tout sur son passage. Sans que cela ne soit évidemment systématique, la multitude invite plus facilement à la barbarie. Pourquoi en serait-il autrement avec le tourisme ? Le voyageur solitaire risque bien plus de rencontrer l'autre tel qu'il est qu'un groupe de vingt-cinq touristes, avec un guide, un traducteur et un chauffeur... Rien d'étonnant à ce constat, cela relève simplement du bon sens. Il n'y a que les voyageurs pour s'en étonner...

Le guide de voyage ou la Bible du voyageur assujetti

Le guide de voyage, considéré pour beaucoup comme l'indispensable boussole pour le voyageur indépendant qui tente tant bien que mal de s'en sortir au milieu des mille façons de manger, dormir et circuler, n'aide pas seulement le touriste à organiser et gérer son périple, il l'empêche également de voyager en toute liberté. Le voyageur attache trop d'importance au guide qui l'enchaîne en quelque sorte à une forme de voyage qu'il impose à son lecteur. Ne

dit-on pas de certains guides qu'ils sont la « Bible » du voyageur ? C'est justement là où le bât blesse car cette servitude volontairement consentie de la part du touriste endoctriné par le livre-guide peut parfois aller très loin. Le voyageur devient dépendant tel un toxicomane aux conseils et indications signalés dans le guide-réponse-à-tout : ainsi, peut-on rencontrer des gens en colère avec des chauffeurs de bus ou de taxis du bout du monde parce que les prix pratiqués sont cinq fois plus élevés que ceux indiqués dans le fameux guide, par ailleurs écrit cinq ans plus tôt... Ce genre d'aberrations est plus fréquent qu'on ne le pense. Et puis il y a aussi d'autres guides, ceux qui préfèrent les vieilles pierres aux réalités actuelles, ceux qui balisent les terres d'histoire en oubliant que des populations bien vivantes occupent le terrain. Mais là aussi, la civilisation occidentale et ses avatars-pastiches privilégient sans cesse la passé et l'avenir au détriment du présent, une tradition bien ancrée depuis des siècles passés sous le joug de l'Eglise dans l'attente d'interminables Lumières...

Ne faut-il donc pas *in fine* se méfier des guides comme d'ailleurs de tous les conseils qu'on nous donne à la veille d'un départ, des conseils d'itinéraires ou de précautions à prendre dont le voyageur éveillé doit s'affranchir s'il ne veut pas mettre un terme au sens même de son périple. D'ailleurs, ne pas suivre à la lettre les recommandations – la Table des commandements – des guides ne signifie pas ne pas les suivre, avec modération et bon sens, une fois en chemin. Un guide ne sera jamais autre chose qu'un outil pour le voyage, non indispensable et encore moins une « Bible », tant est que la Bible – la vraie – mérite cette étrange reconnaissance : n'y a-t-il pas d'autres « Livres » qui, depuis la nuit des temps et dans les moindres recoins de la planète, n'aient un jour façonné les mentalités des uns et les comportements des autres ? Pour ne pas sombrer à la dépendance des mots qui ne sont souvent qu'alignement et énumération d'affirmations qui restent à prouver, l'issue est de partir sans guide de voyage. Un guide bien écrit peut aussi être lu au retour. En voyage, on peut préférer un livre qui ouvre l'esprit et permet de mieux comprendre le paysage ou l'histoire, ou encore privilégier l'être humain à la masse des mots, bref prendre un guide local en chair et en os – un être qu'on peut aussi rencontrer en cheminant – ! plutôt que s'encombrer inutilement de guides écrits.

A-t-on seulement déjà comptabilisé la perte de temps et d'énergie à consulter et à vérifier les informations qui figurent dans un guide ? Combien de routards rencontrés sur le globe qui ont les yeux plongés dans un livre de recettes touristiques tandis que se déroule devant eux le spectacle du monde ? Un retour à l'oralité difficile à vivre pour nos sociétés où l'écrit domine – dominait – dans l'attente d'une triste relève orchestrée par l'audiovisuel et le virtuel plus généralement. Cheminer un brin avec un autre qui vous guide, sans que celui vous ait été imposé par une agence, c'est franchir un pas. C'est aussi oser une rencontre humaine, un partage de moments de vie, une histoire commune dont le destin n'est jamais prévu à l'avance. Voyager avec un cet autre qui est d'abord un hôte, c'est retrouver une liberté perdue, une voie à soi hors des sentiers battus que l'industrie touristique impose tous les jours un peu plus à ses « clients ». Voyager sans guide sur papier, c'est fermer un livre pour mieux s'ouvrir à la réalité sociale qui entoure le voyageur. C'est également le meilleur chemin pour remettre en cause une certaine idée du tourisme, de la culture – faut-il donc encore longtemps préférer les monuments aux gens, les morts aux vivants ? – et par conséquent retrouver le chemin détourné de la flânerie, repenser le véritable bonheur d'errer, et partager la vie de la communauté humaine dans un sens évidemment non communautariste, c'est-à-dire favorisant l'enrichissement mutuel plutôt que le repli frileux.

De l'éducation du voyage

Le voyage, école buissonnière de la vie, promeut une éducation plus sensible que normative. Il invite à une liberté sans contrainte sinon celle d'atteindre une forme de bonheur. Le voyage ne forme pas que la jeunesse, il permet à tous de réapprendre à désapprendre. Pour mieux comprendre, pour cesser de prendre. Le voyage doit contribuer à une meilleure connaissance des peuples, il devrait également susciter une autre approche du monde. L'éducation touristique tout comme la formation au voyage – que ce soit par l'école, les institutions, les voyagistes, les livres, les guides, l'expérience – sont de facto des enseignements, sinon des disciplines, de demain, pour le monde à venir bien obligé de s'ouvrir à l'altérité et à la diversité. L'inspiration du voyage provient d'un médiateur, conscient ou non, qui rend l'expérience voyageuse possible. Le voyage passe ainsi du rêve à la réalité.

Le problème consiste à ne pas confondre école, éducation et Education nationale ! Les exemples que les adultes et la société (et donc aussi l'école) nous offrent généralement ne sont pas appropriés pour repenser et reconsidérer le regard que nous portons sur le monde, et sur le monde du voyage en particulier, avec ses richesses, ses différences, ses mystères... Ce sont ces exemples érigés en dogme dans notre univers sclérosé qui doivent être remis en cause si l'on souhaite véritablement éduquer autrement tant les générations futures que les touristes-voyageurs. Un travail de Titans et de longue haleine dont même un mammoth ne viendrait pas à bout ! Un enfant devient un élève qui devient à son tour un touriste, d'abord accompagné par ses parents ou par ses professeurs, et ensuite en qualité de touriste indépendant. A moins que ce dernier ne décide de léguer son sort – et confier ses vacances – à une agence de voyage qui « s'occupe de tout »... La reprise d'initiative conduit logiquement à la reprise de relation, et certains considèrent, compte tenu de l'importance de la tâche, que l'autonomie du sujet (aujourd'hui passif) ne pourra pas faire l'économie de bouleversements radicaux : devant la tragédie et le délitement du lien social, ne faudrait-il pas parler de rééducation plutôt que d'éducation ? L'école nomade tout comme l'école buissonnière constituent quelques-unes des alternatives à envisager, à formuler, à méditer, à concrétiser...

L'un des fléaux les plus pervers est l'insouciance du voyageur qui se transforme en irresponsabilité dès qu'il se trouve dans un bout du monde. N'est-ce pas effrayant d'entendre autant de touristes occidentaux dire, notamment à leurs guides qui les promènent d'un lieu à un autre : « Ah, maintenant que je suis arrivé, j'arrête de penser et de réfléchir, je suis en vacances, et désormais tu es responsable pour moi à 100% » ? Cette *déresponsabilisation* en voyage est liée à notre culture, et à notre prétention à vouloir diriger le monde. Elle signale la fin des initiatives et de l'autonomie, la confiscation puis la disparition de la liberté. Elle empêche toute idée de coopération, d'écoute, de solidarité, de partage avec les autres. Tous les autres. D'ailleurs, sans le sens du partage, de la participation, du respect, de la quête du plaisir aussi, etc., quel serait donc le rôle de l'école ? C'est simple : la propriété privée, l'aliénation, la dépendance, l'anthropocentrisme, le refus de la responsabilité devenue corvée pour une armée de touristes, etc., seraient tout bonnement en hausse constante. Une situation désespérée qui minerait un peu plus le semblant de démocratie qui survit dans nos sociétés tellement modernes et qui, sans questionnement de la part des sujets lobotomisés, ouvrirait la voie à davantage de standardisation et d'uniformisation. Bref, une régression intolérable !

Partir, c'est rompre avec le quotidien, et revenir c'est renouer avec lui d'une autre manière. L'individu s'est approprié le sens du voyage au détriment de la communauté, on voyage moins pour les autres que pour soi. Et si autrefois, on se gaussait auprès de ses voisins ou de sa famille de nos pérégrinations exotiques, de nos jours le voyageur tend à s'éclipser autant

que possible pour voyage « incognito », « clandestino » même, tel un vacancier clandestin qui circulerait en toute illégalité ! Ce voyageur invisible est la marque de l'individualisme de la société occidentale sur les nouvelles formes de tourisme et de mobilité. Désormais, on cherche davantage un sens à son existence qu'à vouloir changer le monde. C'est tout le problème qui participe à l'occultation – en voyage – des questions sociales et politiques, au seul profit, souvent, de l'exaltation romantique de la nature et folklorique de la culture...

La passion de l'altérité

La confrontation avec l'inconnu favorise la rencontre, et ouvre la porte aux échanges. Le don plutôt que la marchandise, l'être et le savoir plutôt que le paraître et l'avoir. La découverte de notre propre altérité. Le voyage est une libération de soi du fait que l'on rêve souvent de partir pour oublier celui qu'on ne sait pas être, et pour ensuite espérer rencontrer celui que l'on est. Dure tâche, mais cette liberté, une fois conquise, n'a pas de prix. Aucune vraie liberté n'a de prix. On n'achète jamais une liberté digne de ce nom, cette dernière n'existe que parce qu'elle a été souvent chèrement conquise, pacifiquement ou non.

Réussir son voyage comme être joyeux exigent pareillement une action dynamique, celle d'être et de se rendre disponible, pour l'ailleurs dans le premier cas et pour soi dans le second, et pour l'autre toujours. C'est en s'arrêtant sur le territoire de l'autre qu'on progresse le plus facilement dans sa direction. La pause fait partie du mouvement, elle permet de repartir sur de meilleures bases. Le hic dans cette description est que trop souvent l'autre fascine « chez lui », en Patagonie ou à Tamanrasset, il fascine beaucoup moins – pour ne pas dire plus du tout – lorsqu'il est « chez nous ». Pourtant cet autre est le même, il est bien le même être humain... Ce regard biaisé illustre la perpétuation du regard colonial aujourd'hui appliqué au tourisme international, avec son lot d'exotisme facile sous des tropiques toujours disponibles sinon soumis... Lentement, trop lentement, cet état de fait change sous la pression du tourisme dit durable, responsable, soutenable, citoyen ou encore éthique. C'est évidemment un premier pas vers davantage de reconnaissance et de respect des autres cultures et philosophies. Mais ce n'est qu'un premier pas, et le chemin reste long avant d'arriver à accepter – totalement et sans arrière-pensées de type humanitaire ou développementaliste – que d'autres que nous puissent vivre véritablement à côté de nous, ou mieux, avec nous. Et donc nous avec eux. Ensemble.

De nos jours, trop de voyageurs circulent dans le passé des sociétés qu'ils traversent, négligeant du coup les réalités présentes du monde qui les entoure. Le passé permet, il est vrai, d'oublier momentanément le présent. Mais ce dernier revient au galop pour rappeler au contemporain qu'il ne peut éviter de voir et de vivre le présent. Il est vrai aussi que l'industrie du voyage exploite outrancièrement cette tendance, convoquant ainsi plus souvent la tradition que l'histoire, la culture que la politique, la géographie que l'économie. Plutôt le terroir idéalisé que la réalité sociale, plutôt l'autre imaginaire que l'autre tel qu'il est.

On fantasme sur l'autre comme on rêve d'un monde perdu, on glorifie le passé comme on est soudain attiré par ce « bon sauvage » du bout du monde. Et on oublie toujours l'essentiel : le touriste passe le lieu et visite confortablement le passé là où l'autochtone vit le lieu et souvent survit au quotidien un présent à la fois précaire et éphémère. L'authentique et le « primitif », l'ancien, l'antique, l'exotique, le traditionnel, bref tout ce qui symbolise l'altérité radicale, l'exotisme extrême et les illusions d'antan, sont des critères touristiques à la fois fiables et

rentables, ce que vient démontrer le succès du tourisme ethnologique, archéologique et culturel en général. Rares sont les touristes qui ne sont pas excités à l'idée de « visiter » les derniers « vrais » Pygmées ou Papous. Ces dits « derniers » représentants d'une culture ou d'un peuple sont toujours en sursis, et le bon homme blanc – tout truffé de charité chrétienne et de l'esprit des lois et des droits de l'homme – se donne pour mission de les sauver. On connaît la musique.

Le problème, aujourd'hui, impose une méfiance évidente car à force de vouloir sauver le monde, les Occidentaux n'hésiteraient pas, le jour venu, de rouvrir les zoos humains. Pour sauver un patrimoine humain sous couvert de faire avancer la science et « la » civilisation. Là aussi on ne connaît que trop bien la musique, mais ceux qui l'orchestrent ne sont jamais ceux qui en subissent la cadence... Toujours est-il qu'en ce moment, comme d'ailleurs depuis un siècle, la publicité touristique manque rarement l'occasion de nous rappeler qu'il faut se dépêcher d'aller voir les « derniers représentants de l'âge de pierre » ou les « derniers membres d'une tribu en voie d'extinction » ! Le déni d'histoire est la norme appliquée contre tous ces peuples officiellement appelés à disparaître, mais qui souvent résistent on ne sait trop comment, peut-être pour que les affaires touristiques continuent à tourner ? On peut d'ailleurs s'interroger s'il ne vaudrait pas mieux disparaître que de survivre ainsi : peuples folklorisés, muséifiés, et bientôt à nouveau zooifiés ? Une interrogation en suspens, en sursis, en transit, en errance...

Le respect et la « découverte » de l'autre

Le tourisme s'arrange facilement de ses propres contradictions : il est une quête de cultures authentiques, autochtones, bref vivantes, tout en étant également une entreprise de services proposant à ses clients des « créations » culturelles et des « réinventions » traditionnelles qui sont aux antipodes de l'authenticité recherchée ! Mais on ne sait que trop « bien » que l'existence même des règles du marché touristique interdit de fait toute possibilité d'expérience culturelle authentique, ou même de relation humaine sincère. Heureusement, parfois, le tourisme reste ou devient un voyage qui n'a rien de ce que nous venons de décrire. Sinon, pourquoi devrions-nous encore voyager ? Et pourquoi ce modeste manifeste couché sur le papier ou sur la toile ?

En ce sens, si le voyage vers l'ailleurs exige une forme d'oubli de sa culture – le bagage culturel est le sac de trop qu'il conviendrait de pas enregistrer lors de notre départ – le voyage en direction de l'autre sollicite une forme de retrait de soi au profit de son prochain. Le respect envers l'autre est fondamental mais il ne doit pas cacher quelque forme de compassion, de pitié sur fond de charité chrétienne, ou de paternalisme même inconscient : la survalorisation du respect est généralement le signe d'une société figée, réactionnaire, résignée et soumise à toute forme de pressions insoutenables. Une telle société estime que le respect est ce qui garantit la paix sociale en même temps qu'elle justifie l'injustifiable, comme par exemple l'inégalité ou le recours à la violence... pour que les lois soient « respectées ». Dans ce contexte, dans lequel le respect fait le jeu de l'ordre établi, contexte qui est aujourd'hui celui de l'Occident, l'irrespect est salutaire et ne peut qu'inspirer un profond respect à ceux qui y sont sincèrement attachés. Moralisateur et condescendant avec le « Système », un tel respect renvoie à la servitude volontaire, à l'acceptation de l'ordre du plus fort, sans rechigner et sans broncher. Pour être « vrai », le respect a besoin de passion et non de compassion. Ce « chaque chose à sa place » est le reflet d'une société en déclin à l'identité

menacée. Cette forme de respect hypertrophié a partie liée avec le fait d'obéir à n'importe qui pour n'importe quoi, c'est la porte ouverte à la soumission de l'être et à toute forme de bassesse.

Dans le domaine du voyage, ce type de respect est dévastateur car il confirme les pires stéréotypes du passé : en gros, le touriste-voyageur occidental, riche et intelligent (bref « civilisé »), diffère bien trop de l'autochtone-sédentaire du « Sud », pauvre et sous-éduqué (bref « sauvage »), pour qu'une rencontre authentique puisse un jour avoir lieu ! On respecte donc l'autre pour sa différence inatteignable et non pour son humanité propre. Ce rejet de l'autre dans un autre monde illustre l'incapacité de l'Occident à s'ouvrir sincèrement vers cet autre tel qu'il est et à tout ce qu'il représente. Une déception et une reculade, tous deux pitoyables ! Il est clair que le respect auquel nous tenons – moi-même et tant d'autres voyageurs – est à l'opposé de celui-ci, il est simple : prendre et accepter l'autre comme il est, sans volonté de le changer ou de le modeler à notre image, avec modestie, dignité et humanité.

Les autochtones – ceux qui « invitent », ne l'oublions pas – sont encore perçus par l'industrie du voyage – qui se garde bien de le clamer haut et fort – comme des sujets passifs économiquement dépendants, et prêts à être consommé touristiquement. Ces mêmes autochtones, c'est vrai pour beaucoup d'entre eux, doivent sans attendre devenir les acteurs de leur propre culture et de leur propre destin. Touristique ou autre. Mais pour que l'ailleurs tant fantasmé devienne enfin autre chose qu'un terrain de jeu pour Occidentaux en mal de sensations fortes, l'autre doit également arriver à échapper à sa condition d'autre. Il lui faut s'affranchir de l'image qu'on lui impose et qu'il a finie par s'imposer à lui-même.

En définitive, le voyage chez l'un doit – un moment ou un autre – éveiller le désir d'ailleurs chez l'autre. Sans réciprocité, l'exploitation et la domination de l'un par l'autre ne pourront cesser. Un désir d'ailleurs qui doit se distinguer d'un besoin d'ailleurs : en somme, un appel au voyage qui ne se résumerait pas à l'obtention de papiers, de visas, à la reconnaissance et au droit à l'existence sous d'autres latitudes, ou encore à la recherche de membres de sa famille, de biens nécessaires, de sous tout simplement, de logement et d'emploi, du droit de vivre en toute liberté... Un combat de tous les instants qui échappe à celle ou à celui qui, partant du « Nord » ou d'un Nord qui peut être enclavé dans un « Sud », est « étranger » au monde des privations, de l'oppression et de l'humiliation. Chacun est étranger à sa manière, mais les différentes manières de l'être sont lourdes de conséquences. Nul doute que renverser l'ordre du voyage revient à renverser l'ordre du monde, mais tout aujourd'hui porte à croire que cet événement hautement souhaitable ne sera pas pour demain !

L'homme est un animal, certes politique, mais un animal tout de même, ce que vient étrangement confirmer la promiscuité « commerciale » entre l'ethnotourisme et l'écotourisme. On en revient à nouveau à ce ravissement vicieux qu'a la civilisation occidentale à vouloir amalgamer ce qui ne lui est pas familier, dans le souci peu chrétien d'humilier et de contrôler d'autres âmes et consciences. Au pire des cas, cela se termine par un zoo humain, où les hommes redeviennent des animaux apolitiques, serviables et corvéables à merci. Nul besoin de préciser que ces « zoos » peuvent prendre d'étranges allures, peu conformes à un zoo classique : camps, cirques, asiles, prisons, villages-musées, zones spéciales, etc. Mais revenons à nos moutons voyageurs : la plupart des voyageurs et des spécialistes en tourisme incluent effectivement de plus en plus souvent l'ethnotourisme au sein d'un plus grand tiroir renfermant l'écotourisme, comme pour en faire la composante « humaine » d'un type de tourisme principalement axé sur la découverte de la nature.

Pourtant, l'ethnotourisme et l'écotourisme sont à séparer clairement l'un de l'autre – ce qui n'empêche pas de pratiquer les deux à la fois – afin d'enrayer une possible et gênante confusion et de rendre à chacun sa spécificité propre : le premier s'occupe de mieux comprendre des cultures et des êtres humains, le second de mieux connaître la nature avec sa faune et sa flore. Ce n'est pas vraiment la même chose ! Il n'empêche qu'un « tourisme ethnologique », mal pensé par les adeptes et incontrôlé par les autochtones, n'est pas à l'abri d'une participation – même involontaire – à l'ethnocide de tout un peuple... Si les autochtones s'adaptent souvent rapidement aux conditions de ce type de tourisme susceptible d'améliorer leur quotidien, fêtes et rites, mœurs et spiritualités se décontextualisent, se déculturent plus qu'elles ne s'acculturent, bouleversant considérablement le mode d'être et de penser à la fois habituel et traditionnel. Des peuples entiers, menacés par les effets d'une mondialisation arrogante et prédatrice, bradent des pans entiers de leur culture, d'autres sont déplacés car les « décideurs » préfèrent la mise en place d'un parc naturel qu'un zoo humain nouvelle manière.

La primitivité est à la mode et l'ethnotourisme, tout comme l'écotourisme en général, devient un prétexte idéal pour les entreprises touristiques pour se lancer sur de nouveaux marchés. Prometteurs dit-on. Mais les conflits, d'intérêts si l'on peut dire, entre autochtones, administrations en place, et marchands de voyage sont inévitables. Les dégâts sont légion, on le sait, et en se promenant on le voit ! Cela dit, il s'agit de ne pas être manichéen : d'autres situations – réellement positives pour les populations locales – existent également, le simple fait de les nier serait aussi injuste que contre-productif. Dans maints lieux reculés des pays du Sud, le « tourisme ethnique » et ses avatars ont certes bouleversé la vie dans les villages, mais pas davantage que les autres ingérences de la modernité, l'école, l'argent-roi, et la télévision en particulier.

Pour certains peuples, l'identité culturelle (voire politique) s'est vu renforcée au contact du tourisme, et dans certains cas, le tourisme apparaît même comme le réel dernier espoir de contenir les coups de butoir d'une modernisation effrénée qui n'a d'autre perspective que d'imposer une société de consommation à tout le monde qu'elle rencontre sur son chemin... Un autre rapport à l'autre et à l'ailleurs est possible, n'occultons pas les expériences qui vont dans ce sens car elles ne sont pas tellement nombreuses ! Un tel tourisme, fondé sur l'enrichissement et le bonheur mutuel des visiteurs et de leurs hôtes, je l'ai appelé un tourisme de rencontre partagée, un vœu en forme d'appel à plus de respect et de responsabilité de la part de tous les touristes qui se promènent de pays en pays et de peuple à peuple.

De la nomadité librement consentie

Entre s'attacher et s'arracher, l'actuel nomade du loisir – libre de son choix de rester ou de partir à n'importe quel instant – ne sait plus où donner de la tête ni des pieds. Nomades et sédentaires, en général comme en chacun de nous, sont inséparables. Nomades contre notre gré, nous sommes devenus les nomades de la mondialisation, contraints ici où là de nous fixer pour survivre. Une *nomadité* plus imposée que librement consentie, plus subie que vécue. Une *nomadisation* infructueuse sur le plan humain et dont le manque de repères et de vues à longue échéance engendrent un désarroi certain sinon du désespoir ! Plus que le lieu, c'est le sens qui manque de s'enraciner dans nos vies, nous laissant orphelins de passions, de destins et de projets. Les valeurs du marché ont remplacé les valeurs d'humanité et, dans ce contexte, les nouvelles mobilités deviennent moins prometteuses, elles dirigent nos pas bien plus que

nous le désirons. Le nomadisme de la mondialisation englutit aussi bien les *job-trotters* que les réfugiés, les vacanciers-consommateurs que les *gens du voyage*...

A son époque, Nietzsche remarquait déjà que sont esclaves tous ceux qui ne disposent pas de deux tiers de temps libre. Rares sont par conséquent ceux qui ne le sont pas aujourd'hui ! Mais le temps libre moderne est aussi, souvent, un temps du déracinement soumis à la consommation, un temps entre parenthèses, un temps de perte plutôt que d'enrichissement... Même pendant leur temps libre, organisé selon le mode du travail, les hommes ne peuvent se passer du labeur, reproduisant ainsi le même mode d'être et de penser que lorsqu'ils sont à l'usine ou au bureau... La vie de ce fait ne vaut plus que par le travail. Autrement dit, sans travail pourquoi continuer à vivre ? Et quelles sont les raisons de (sur)vivre aux sans emplois, si nombreux pourtant ? La mondialisation œuvre en ce sens contre le nomadisme comme mode de vie. Dans notre société figée, elle force à se fixer. La mondialisation s'inquiète des flux tout en les suscitant, elle conteste ce qui fait la quintessence du voyage : *la défixation*. Se défixer, c'est toujours briser d'anciennes ou de nouvelles chaînes.

Le défi désormais est de parvenir, sans se renier, d'une nomadisation à une nomadité : passer par la nomadisation de nos habitudes, de nos pensées et de nos actes, pour arriver ensuite à une nomadité – vécue comme un état de nomadisme positif – à la fois épanouissante et heureuse. Avec des auteurs bourlingueurs comme Bouvier ou Chatwin, l'errance échappe à la seule emprise de la misère, elle devient même positive et jouissive. S'approprier le droit à l'errance, c'est activer le mouvement et s'indigner devant les injustices trop flagrantes. C'est agir plutôt que réagir. Bouger plutôt que gesticuler. Avancer et non pas camper ou décamper. C'est vivre plutôt que survivre. C'est aussi faire le choix de la vie au risque de la survie. Ce droit est une liberté, complétée d'une pratique et d'une philosophie, c'est ce qu'on pourrait nommer *l'errance active* (ou choisie). Entre nomadisme et autonomie, cette errance active – toujours recherchée, jamais subie – implique une exigence et une action de la part de celle ou celui qui s'y adonne. Courageusement. Elle suppose que l'errant-nomade est acteur à la fois de son voyage et de sa vie. La vie devient voyage et inversement.

Ouverture... pour conclure

Le voyage jette un défi à nos croyances et nos convictions, il appuie là où ça fait mal et c'est tant mieux, car pour ceux qui ressentent la douleur passagère c'est déjà le signal de d'un mieux-être. Changer de lieu et de climat ne suffisent pas, il importe de changer de temps et de mentalité, de s'immiscer dans la culture de l'autre sans renier pour autant la sienne, de se frotter à l'ailleurs sans perdre de vue d'où l'on vient, se rendre disponible à tout et se mettre à écouter le bruit du monde sans en altérer le son ni l'harmonie. Trop de voyages tuent le Voyage : n'est-ce pas en courant « sans arrêt » après le temps et dans l'espace qu'on voyage le moins ?

La flânerie disparaît au profit – si l'on peut appeler cela ainsi – du circuit aussi stressé que pressé, une « nouvelle » forme de mobilité bien à l'image de nos contemporains. La route et les routards ont bien vécu ! De vagabonds célestes et solitaires, errants de non-lieu en non-lieu, pour ne jamais se fixer que sous la contrainte, nous nous sommes transformés – stabilité de mise oblige – en êtres égarés toujours en instance de départ, en nomades incertains et déboussolés constamment en partance... N'oublions pas que vivre autrement, ailleurs et avec tous les autres rencontrés en chemin, incite au partage d'humanité, exhorte à oublier sa

montre, car réussir un voyage ou même ses vacances, c'est toujours se mettre en quête de décalages, à la fois horaires et autres. Le voyage anime la vie et maltraite l'instinct de mort qui traverse nos sociétés, il réanime également l'envie de résister à l'immobilisme ambiant, faussement garant d'une bien chimérique stabilité.

L'indispensable autonomie pour une plus grande liberté de circulation s'impose sur une planète qui n'est plus un village global mais une cité emmurée. Avec ses visas et ses visages, ses frontières et ses refoulés. Pour exister, la liberté du voyage ne peut faire l'économie de voyageurs réellement autonomes, indépendants et responsables. Puisque voyager revient à vivre libre, cela ne peut s'envisager sans pratiquer le voyage comme toutes la passion de la vie, c'est à dire à fond. Le voyageur hédoniste saura positiver toute présence dans l'espace de l'autre. Il convient d'échapper à la norme liberticide. Y'a-t-il d'ailleurs un terme plus odieux que celui de norme ? Un mot qui tue l'originalité, qui assassine la liberté. Et qui donne « normal », « normalement », « normalité », « normer » et, *last but not least*, « normalisation », bref de quoi désespérer de la vie... Si vivre normalement c'est vivre comme une vulgaire norme, autrement dit un être vidé de sens et de raison, un numéro, un clone en fait, ou un « pax » dans l'univers commercial du tourisme, et bien ne plus vivre serait perçu comme l'ultime acte de libération. Un monde libre est un univers débarrassé de ses normes et de ses bornes aussi. C'est ce que d'autres cultures – plus étranges, plus étrangères – et d'autres gens nous enseignent...

Les nomades à la rescousse d'un monde immobile. Un éloge du voyage désorganisé ne peut se dissocier, se désolidariser, se départir, d'un éloge du nomadisme, même si pour ce faire il faut tordre le coup à certains préjugés. Contrairement à une idée reçue, le nomade ne se définit pas par le mouvement, il est par excellence celui qui ne part pas, celui qui occupe un territoire. Le nomade se déplace fréquemment mais il sait toujours où il va. Pour lui, tout point sur le trajet est un relais, un lieu et une raison de se fixer, même temporairement. Il se distingue du migrant, qui quitte un lieu pour en retrouver un autre, en ne fuyant jamais son espace de vie mais en circulant librement dans un univers clos. Anti-nomades à l'excès, l'Etat et le pouvoir estiment, non sans bonnes raisons, que la liberté et l'autonomie inscrites dans la vie nomade ont de quoi inquiéter les tenants de l'ordre des choses, voire de mettre en péril la pensée unique/dominante qui régit le fonctionnement de nos sociétés en Occident.

Tout voyage est un apprentissage de la liberté. A nous, voyageurs d'ici et d'ailleurs, de savoir saisir cette chance d'esquisser un monde autre, dans un contexte géopolitique et philosophique vidé de sens, orphelin d'idées, et propice à toutes les démissions. Le voyage est – tout au moins en principe – l'opposé de la guerre mais encore faut-il le croire. Y croire sans verser dans l'excès de croyance. Ce qui est loin d'être évident lorsqu'on sait et voit comment l'impérialisme et la guerre ont repris le dessus pour une période indéfinie mais d'ores et déjà trop longue... Quant aux faussaires et aux fossoyeurs du voyage, tous ceux qui utilisent d'une façon ou d'une autre l'errance volontaire comme marchepied pour leur propre gloire, en général sous prétexte d'en faire rêver d'autres, l'idéal est de s'en passer afin de retrouver le plaisir de vagabonder en toute liberté. Hors de toute dépendance et des sentiers battus. L'indépendance du voyage est indissociable de l'autonomie du voyageur, et il n'y aura jamais de voyage véritablement libre sans des voyageurs un brin libertaire...